

Avant-propos

Il y a quelques années de cela, j'ai pris conscience de la grande place qu'occupe la faune sauvage dans la vie des gens en Vanoise — comme, sans doute, dans bien d'autres régions. Certains animaux, en particulier, stimulent la curiosité des hommes. On les évoque régulièrement dans les conversations et ils sont au cœur de nombreuses activités. Chasseurs, éleveurs, agents du parc national, naturalistes, protecteurs de la nature, touristes leur portent une attention marquée, fréquemment passionnée, et l'on retrouve chez tous des attitudes et des gestes apparemment similaires. Pourtant, en dépit de leur relative proximité, leurs façons de comprendre l'animal, leurs manières d'en parler, de le penser et de le traiter diffèrent fortement, au point qu'ils s'évitent souvent et s'affrontent parfois. Manifestement, leurs rapports aux animaux ne sont pas indépendants des rapports qu'ils nouent entre eux. Cette communauté d'intérêt pour la faune sauvage s'accompagne d'une diversité remarquable dans ses formes d'expression. La recherche dont je rends compte dans les pages qui suivent a pour origine ce double constat.

D'où vient l'importance des animaux dans la vie des gens en Vanoise ? Pourquoi investit-on tant de sérieux dans le fait d'en parler, de les observer, de les approcher, de les chasser, de les photographier ou de les capturer ? Comment les rapports aux animaux peuvent-ils être aussi variés en un même lieu et au même moment ? Jusqu'à quel point, et par quels leviers, pèsent-ils sur les relations humaines ?

Afin de prévenir les malentendus, précisons de quelle sorte de recherche il s'agit là. Les animaux y sont très présents. Il sera question de leurs comportements, de leurs déplacements, de leur aspect — couleur des robes, longueur des cornes ou des crocs. La perspective adoptée n'est pourtant pas naturaliste ; je n'ai, à aucun moment, mobilisé les outils des biologistes. Les hommes sont eux aussi très présents ; sans doute occupent-ils même la première place. Je traiterai de la construction des identités, de la présentation de soi ou encore de la circularité des savoirs. La perspective adoptée n'est pourtant pas strictement sociologique si, suivant *Le Petit Robert*, on désigne par sociologie l'« étude scientifique des faits sociaux humains, considérés comme appartenant à un ordre particulier ». Je me suis plutôt efforcée de tenir une voie médiane, accordant de l'importance au fait que l'être humain est plongé dans un monde où vivent aussi d'autres êtres.

Le monde dans lequel nous vivons n'est pas donné. Nous n'en héritons pas à la naissance et nous ne le transmettons pas tel quel à nos enfants. Il prend corps tout au long de notre existence, à travers les relations que nous établissons avec d'autres,

humains et non-humains. Il dépend des êtres auxquels nous nous intéressons et de notre manière de le faire. C'est pourquoi nous ne vivons pas tous dans le même monde. Et c'est pourquoi, aussi, le monde d'un individu change à mesure que ce dernier grandit, puis vieillit. Telles sont les idées directrices : notre appréhension du monde, notre façon d'être-au-monde est étroitement liée à des êtres non humains, notamment aux animaux. Ce travail s'inscrit donc dans un vaste courant de pensée selon lequel une société ne saurait être dissociée de la nature qui l'entoure ; par conséquent, l'observation de l'une ne saurait être indépendante de l'étude de l'autre.

Plutôt que de mener une réflexion théorique générale sur les liens entre les rapports des hommes aux animaux et les rapports des hommes entre eux, j'ai préféré concentrer mon attention sur des animaux et des hommes que je pouvais apprendre à connaître. J'ai préféré, en d'autres termes, asseoir la réflexion sur l'observation empirique, minutieuse, de cas concrets, à l'instar des ethnographes. Cette recherche est donc une monographie, engagée avec l'espoir que ses enseignements dépasseront le cas particulier que j'ai examiné. Une telle option excluait de se disperser ; j'ai dû, notamment, décider des animaux à retenir.

Mon choix s'est porté, dans un premier temps, sur deux ongulés sauvages, le chamois et le bouquetin. Tout choix est un peu arbitraire et il ne fait pour moi aucun doute que d'autres espèces auraient pu convenir. Certains animaux, dont la marmotte, le sanglier, le lynx, le chien, la vache ou encore le mouton, ont d'ailleurs réussi à se glisser dans cette recherche. Je n'ai certes pas jeté mon dévolu sur le chamois et le bouquetin par hasard. Il est difficile, en Vanoise, de leur échapper. Ils y sont relativement abondants, surtout le premier. Ils sont, en outre, représentés à l'envi et l'on peut voir, jusque dans les endroits les plus incongrus, des photographies, des peintures et des sculptures de ces deux ongulés. Leur place dans la montagne, dans les conversations, dans la publicité, dans les documentaires les désigne constamment à l'attention. Ce sont, en bref, des animaux emblématiques. Mais ne se ressemblent-ils pas trop ? N'allons-nous pas retrouver, de l'un à l'autre, des comportements, des réactions, des relations aux hommes voisines à l'excès ? Bien moins qu'on ne pourrait le supposer car, si une personne non avertie risque à distance de les confondre, chamois et bouquetins sont, en fait, profondément distincts. Ils diffèrent par leur aspect, leurs goûts, leur caractère, si bien que leur observation, leur approche, leur chasse ou leur capture ne sont en rien comparables. Ils diffèrent aussi par leur statut : le chamois, chassé, est le gibier favori des montagnards ; le bouquetin est aujourd'hui protégé. Ils diffèrent encore par leur histoire : le chamois a, par exemple, subsisté dans la première moitié du XX^e siècle en dépit de l'intensité de la chasse, tandis que le bouquetin, à la même époque, avait à peu près entièrement disparu. Au début des années soixante, il ne subsistait en Vanoise, comme d'ailleurs dans l'ensemble des Alpes françaises, que quelques individus réfugiés dans les endroits les plus inaccessibles.

Je ne pouvais pas davantage m'intéresser à tous les habitants permanents ou de passage ; il a fallu, là aussi, faire des choix. La décision de considérer le chamois et le bouquetin comme des « prises » sur le monde incitait à se tourner vers des connaisseurs de ces animaux, qui les fréquentaient depuis longtemps et avaient avec eux une histoire. Quelques tentatives plutôt décevantes auprès de touristes m'ont confirmée dans cette voie et je m'en suis tenue à des personnes que l'on me désignait comme des spécialistes. Pour connaître les spécialistes les plus divers, j'ai tour à tour rencontré

des chasseurs, des éleveurs, des agents du parc national de la Vanoise, des naturalistes, des vétérinaires de la faune sauvage de montagne, des protecteurs de la nature.

Sans en avoir clairement conscience, je m'apprêtais à mener une enquête assez tranquille. Les chamois et les bouquetins ne sont certes pas sans susciter quelques tensions ; rien, cependant, qui paraisse susceptible d'ébranler l'ordre du monde ou plutôt des mondes. J'allais observer des états. Un événement, que je n'avais évidemment pas prévu lorsque, au printemps de 1997, j'ai entrepris cette recherche, a rendu la situation plus mouvementée. Au mois d'octobre 1997, en Haute-Maurienne, des attaques sur des troupeaux ovins ont été officiellement imputées à des loups. Les loups : c'était là des nouveaux venus encombrants, qui ont bientôt pris une place croissante, sinon dans les faits — leur présence en Vanoise est demeurée réduite tout au long de mon travail —, du moins dans les esprits, dans les conversations et dans les relations des gens entre eux.

J'avoue avoir d'abord été peu désireuse de prendre en compte ces intrus venus perturber mon terrain, en même temps que le bel ordonnancement des mondes de mes interlocuteurs. Ma situation familiale, relativement indifférente tant que je ne me préoccupais que des chamois et des bouquetins, se manifestait. J'appartiens à une branche émigrée d'une famille d'alpagistes installée en Haute-Tarentaise, dont certains membres continuent de pratiquer l'élevage ou en sont encore très proches. Les émigrés ont quitté l'agriculture, réalisé de longues études, souvent dans des disciplines relevant des sciences communément dites « dures », notamment de la biologie. Ils ont en même temps conservé des liens très étroits avec leur région d'origine et ne sont absolument pas indifférents à ce qui s'y déroule. Les réactions de ma parentèle à la nouvelle de la présence des loups, partagées, mais toujours vives, sinon virulentes, m'ont permis de mesurer à quel point le sujet est sensible, passionnel et complexe. Elles m'ont également convaincue que la position de neutralité de l'enquêteur est intenable, y compris au sujet des chamois et des bouquetins. Très vite, la venue des loups m'a appris que l'a-topie du chercheur en sciences sociales n'est qu'une utopie et que j'étais inéluctablement mêlée à la situation que j'étudiais. Cependant, la perspective de placer une telle bête à discorde au cœur de la recherche était effrayante.

Plusieurs chercheurs, dont Raphaël Larrère¹, m'ont finalement convaincue de surmonter mes réticences et d'observer ce qui change, pour les hommes comme pour les animaux, lorsque les loups font leur apparition. Je les ai donc laissés s'imposer dans l'enquête, ce qui m'a permis de proposer une analyse de la crise provoquée par leur venue, en Vanoise et plus largement dans les Alpes françaises. Je n'ai pu dans ce cas cantonner l'enquête à la Vanoise. L'ensemble de mes interlocuteurs se référait sans cesse à ce qui se passe dans d'autres parties des Alpes, en particulier dans le Mercantour, où les premiers loups ont été officiellement repérés en 1992. Élargir la recherche aux grands prédateurs m'a amenée à porter mes regards au-delà de la Vanoise.

Le matériau qui forme la base de ce livre est mixte. Il se compose d'entretiens semi-directifs réalisés auprès de la centaine de spécialistes que j'ai rencontrés. J'ai enregistré ces entretiens aussi souvent que possible, les transcrivant alors intégralement et littéralement, afin de rester au plus près des dires de mes interlocuteurs. Cela a permis, tout au long de ces pages, de leur donner la parole, parfois longuement. Il se compose aussi d'observations. J'ai estimé que les mots, s'ils sont essentiels, ne

1. Raphaël Larrère a dirigé la thèse qui est à l'origine de ce livre.

suffisent pas et que, en restant dans le cadre relativement formel et abstrait de l'entretien, je risquais de désincarner le rapport, éminemment concret, à l'animal. Je voulais sentir et faire sentir qu'il s'agit d'êtres en chair et en os, à la fois corps et esprit. Aussi ai-je suivi certains interviewés sur le terrain. J'ai ainsi pu observer comment l'on marche, comment l'on regarde, de qui et de quoi l'on parle, quel usage est fait de l'espace et du temps quand on dirige ses pas et sa pensée vers l'animal. J'ai participé à de nombreuses activités qui gravitent autour des animaux : j'ai accompagné des chasseurs à la chasse au chamois ; des agents du parc national de la Vanoise à des comptages de bouquetins et à des sorties « grands ongulés » organisées, l'été, pour les visiteurs ; des vétérinaires de la faune sauvage de montagne ; des éleveurs montant à l'alpage s'occuper de leur troupeau ou nourrir leurs chiens de protection ; ou encore des protecteurs des grands prédateurs partis, dans le Mercantour, sur les traces des loups. Au cours de ces excursions, j'ai maintes fois eu l'occasion de voir des chamois et des bouquetins, seule ou sous la conduite de spécialistes. Je n'ai, en revanche, jamais croisé de loups, aussi rares que discrets. J'ai simplement, quelque part dans le val de Suse, en Italie, longé une piste dans la neige dont mes guides assuraient qu'elle avait été tracée par de « grands canidés ». Je n'ai donc pas observé, comme je l'ai fait avec les ongulés, l'engagement physique de mes interlocuteurs avec les grands prédateurs. J'ai dû, avec les loups, me contenter de mots.

Dans cet ouvrage en deux volets, nous découvrons d'abord les mondes dans lesquels sont engagés les hommes lorsqu'ils sont aux prises avec les ongulés sauvages, chamois et bouquetins. Nous en explorons les grandes lignes, nous en repérons les contours, temporels et spatiaux ainsi que les couples d'opposition qui les structurent. En dépit de leurs différences, ils se rejoignent parfois. En pénétrant plus avant dans ces mondes, nous examinerons dans le détail comment les rapports aux animaux permettent de s'y situer et de s'y mouvoir. C'est alors que nous comprendrons véritablement comment les rapports des hommes entre eux peuvent passer par des animaux et pourquoi tout changement affectant les seconds affecte inévitablement les premiers. Dans un second temps, en observant les bouleversements provoqués par l'arrivée des loups et ses différents stades, nous tenterons de comprendre pourquoi l'arrivée des loups, plus que celle d'autres espèces, a déclenché une crise. La venue des grands prédateurs transforme les mondes des hommes. Brutalement, des frontières et des structures que l'on croyait solides vacillent, les certitudes cèdent la place aux doutes, les pratiques maîtrisées aux tâtonnements et aux bricolages. Les mondes humains que chamois et bouquetins nous avaient permis d'explorer semblent en voie de recomposition.